

<b>Zeitschrift:</b>	Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg
<b>Band:</b>	24 (1977)
<b>Heft:</b>	3
<b>Rubrik:</b>	Besprechungen

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 20.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BESPRECHUNGEN

**Historisches Wörterbuch der Philosophie.** Hrsg. von Joachim Ritter und Karlfried Gründer. Unter Mitwirkung von über 900 Fachgelehrten. – Basel, Stuttgart: Schwabe 1976. Bd. 4, I–K. 752 S.

Joachim Ritter, l'éditeur du *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, est mort au mois d'août 1974. M. Karlfried Gründer a accepté de prendre sa succession. Dans une note préliminaire au présent volume IV, en même temps qu'il rend hommage aux mérites de son prédécesseur, M. Gründer dresse le bilan de ce qui a déjà été réalisé, et rappelle, comme son prédécesseur l'avait fait, les difficultés considérables que rencontre une entreprise comme celle qu'avait voulue J. Ritter. Difficultés matérielles ou techniques, que soupçonnent tous ceux qui ont assumé la responsabilité de faire aboutir un projet de publication collective, si modeste soit-il. Difficultés, surtout, inhérentes au caractère *historique* du présent *Wörterbuch*, tel que J. Ritter l'a défini dès la préface du premier volume, et qui implique, en fait, une conception précise de la philosophie elle-même, de sa tâche propre, de ses rapports avec les autres disciplines, soit scientifiques, soit *humaines*, donc de ses rapports avec sa propre histoire. La notion de la *Begriffsgeschichte* suppose un équilibre délicat entre les deux parties du mot. La seconde risque de conduire trop loin dans l'énumération des vicissitudes d'une notion, au détriment de l'attention pour son contenu proprement philosophique et les problèmes qu'il pose et peut continuer de poser. La première, justement quand on tient à ne pas la séparer de l'histoire, engage les discussions sur la valeur des interprétations proposées par les différents historiens et dont l'histoire finirait par écraser la *Begriffsgeschichte* ou par l'étouffer sous le foisonnement de ses interprétations toujours remises en question. L'histoire des idées philosophiques, nous le savons bien, et même si nous ne le savons pas, ne peut se faire, comme celle des timbres-poste ou de l'évolution des outils ou des techniques, en collectionnant et en classant des échantillons, après les avoir ramassés intacts, si possible.

Tout ce qu'on peut demander raisonnablement, c'est que les éditeurs comme les auteurs soient conscients de la complexité de leur tâche et des limites auxquelles se heurte nécessairement leur dessein; que le lecteur, de son côté, tout en faisant confiance, comme il se doit, à la compétence et au souci d'objectivité des auteurs, sache utiliser les textes qu'on lui propose avec l'esprit critique indispensable. Seule une philosophie, construite *more geometrico*, et parvenue effectivement à son achèvement, pourrait se traduire

dans un lexique, dont l'uniformité de la présentation et l'absence de perspective historique constituerait sans doute des traits appréciables. Mais tant qu'il faudra payer sa cohérence au prix de la fidélité à ce qui réellement est, il sera nécessaire de l'équilibrer par l'appel à d'autres méthodes et d'autres disciplines.

On retrouvera, dans ce 4<sup>e</sup> volume, l'esprit qui a dicté la conception d'ensemble. Une comparaison avec la section correspondante du lexique de Eisler permet de vérifier aisément les changements dus notamment à l'introduction d'un grand nombre de termes nouveaux, apparus, en philosophie aussi bien que dans les disciplines apparentées, depuis cinquante ans. Bien que le présent volume comprenne des termes importants, comme *Idéalisme*, *Idée*, *Individuum*, *Intellekt* ou *Kategorie*, avec les notions annexes, il est constitué pour la plus grande partie d'articles brefs. Sur les 400 articles qui remplissent les 1470 colonnes, une demi-douzaine seulement dépasse 20 colonnes. L'accroissement le plus notable, et sans doute significatif, s'observe pour le mot *Kunst*, qui, avec l'ensemble des articles connexes, passe, d'une ligne, dans le lexique de Eisler, à plus de cent colonnes. On notera aussi l'importance de l'article consacré au mot *Körperschaft* (nouveau). Elle se comprend, comme les développements de l'article *Idéologie*, par la place qu'occupent les sciences sociales dans la pensée contemporaine.

Souhaitons que se poursuive, sans trop d'accidents de parcours, la publication de ce *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, qui mettra entre les mains de tous ceux qu'intéresse la philosophie un instrument de travail de premier ordre.

LOUIS-BERTRAND GEIGER

**Virgoulay René; Claude Troisfontaines: Maurice Blondel. Bibliographie analytique et critique.** I: Œuvres de Maurice Blondel (1880–1973). – II: Etudes sur Maurice Blondel (1893–1975). – Louvain: Institut Supérieur de Philosophie; Editions Peeters, 1975 et 1976. 240 et 494 p. (Collection «Centre d'Archives Maurice Blondel». 2 et 3.)

**Journées d'Etudes (9–10 novembre 1974) Blondel – Bergson – Maritain – Loisy.** Ibid., 1977. 114 p. (Collection «Centre d'Archives Maurice Blondel». 4.)

Inauguré officiellement à la fin de mars 1973, le Centre d'Archives Maurice Blondel avait organisé en novembre 1974 des Journées d'études à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la mort du philosophe. Le texte des six conférences, ainsi qu'un résumé des échanges auxquels elles ont donné lieu viennent de paraître. En s'interrogeant sur les rapports, différents d'ailleurs, entre la pensée et la personne de Blondel d'une part, de Bergson, Maritain et Loisy d'autre part, les auteurs, en même temps qu'il enrichissent et précisent la compréhension de l'œuvre de Blondel, restituent le climat philosophique et religieux, si proche à la fois et si lointain, où elle s'est développée parmi des difficultés que la génération actuelle a sans doute de la peine à imaginer.

Les deux volumes précédemment parus dans la même *Collection* contiennent une bibliographie analytique et critique des œuvres de Maurice Blondel (vol. 2) et des études sur Maurice Blondel (vol. 3). En trois sections,

le premier recense, dans l'ordre chronologique, les œuvres publiées par le philosophe lui-même (1880–1949), les publications posthumes (1950–1973) et les traductions (1920–1973). Des annexes et des tables complètent le volume. Pour le second, les études, ouvrages, articles et comptes-rendus, sont groupés soit autour des principales œuvres de Blondel, dans l'ordre chronologique de leur publication, soit autour des thèmes majeurs de discussion auxquelles elles ont donné lieu : méthode d'immanence, philosophie chrétienne, soit enfin autour des étapes et des événements qui marquent le rayonnement de la personne et de l'œuvre de Blondel depuis sa mort. L'ensemble constitue la bibliographie blondélienne la plus complète que nous possédions. Mais ce qui en fait le prix singulier c'est, outre les analyses et résumés des textes de Blondel lui-même (vol. I) et des études le concernant, ainsi que des comptes-rendus de ces études (vol. II), la masse impressionnante de renseignements divers destinés à en préciser le contexte historique. C'est aussi le dispositif adopté, qui permet de suivre pas à pas, pour ainsi dire, la genèse et la croissance de l'œuvre blondélienne, les étapes de sa diffusion, les réactions qu'elle a suscitées, toute l'histoire, en un mot, de Blondel et du blondélisme.

L'introduction au tome II, intitulée : *Lignes de force de la critique blondélienne* (p. 8–35) offre d'ailleurs, avec un résumé du volume, un abrégé de l'histoire du blondélisme, dont la clarté, l'objectivité, la solidité de la documentation, fournie par la bibliographie elle-même, à laquelle elle renvoie, font le guide le plus sûr pour quiconque désire prendre contact avec la pensée de Blondel ou en approfondir la connaissance. Ensemble, les deux volumes constituent une *Introduction bibliographique* qu'on peut considérer comme un modèle du genre, qu'il serait évidemment impossible d'égaler, sans de très puissants moyens, quand il s'agit de philosophes dont l'influence s'est exercée pendant des siècles à travers des milieux culturels divers, et dont l'œuvre soulève toujours des problèmes d'authenticité ou de chronologie.

L.-B. GEIGER OP

**Polska Akademia Nauk. Instytut Filozofii i Socjologii: Repertorium commentariorum medii aevi in Aristotelem Latinorum quae in Bibliotheca Jagellonica Cracoviae asservantur composuerunt Mieczislaus MARKOWSKI, Sophia WŁODEK. – Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk 1974. 211 S.**

Der Plan, durch internationale Zusammenarbeit ein Gesamt-Repertorium der Handschriften lateinischer Aristoteles-Kommentare zu schaffen, ist 1964 im Schoße der Société Internationale pour l'étude de la philosophie médiévale gefaßt worden. Zu berücksichtigen sind außer den Kommentaren im engen Sinn auch die sog. Paraphrasen, die Literalerklärungen (*Expositiones*), die Quästionenliteratur, die fortlaufenden Glossen, die «Auctoriates»-Sammlungen und die neuen Umschreibungen der aristotelischen Bücher. Hinzu kommen Kommentare zu mehreren Schriften, die dem Stagiriten zu unrecht zugeschrieben worden sind.

Zehn Jahre nachdem erstmals der Plan begründet worden ist, konnte die rührige Equipe der polnischen Mediävisten die Schriftenreihe mit dem

ersten Band eröffnen. 18 Fachleute haben die Hss. in der Reihenfolge ihrer Signaturen kurz beschrieben. Einer knappen Angabe der kodikologischen Daten (Alter, Beschreibstoff, Dimension, Blätterzahl, Schreiber- und Besitzervermerke) folgt die detaillierte, übersichtlich angeordnete Inhaltsangabe mit einem Incipit und Explicit, die ausreichen, um das Werk von ähnlich beginnenden oder schließenden Werken zu unterscheiden. Von den 204 beschriebenen Hss. ist der größere Teil, nämlich 121, im 15. Jh. geschrieben worden, 69 gehören wenigstens teilweise dem 14. Jh. an, ein paar wenige reichen ins 13. Jh. (1 sogar ins 12. Jh.) hinein, während vier erst im 16. Jh. entstanden sind.

Unter den bekannten Autoren finden sich ADAM BOCKFELD, ADAM BOUCHERMEFORT, AEGIDIUS DE ROMA, ALBERTUS M., ALBERTUS RICKMERSDORF, ALEXANDER DE ALEXANDRIA, ANTONIUS ANDREAE, AUGUSTINUS TRIUMPHUS, GUALTERUS BURLAEUS, GUILLEMUS OCKHAM, HENRICUS DE OYTA, IOANNES BURIDANUS, IOANNES DUNS SCOTUS, IOANNES GRATIADEI DE ASCOLI, IOANNES VERSOR, MARSILIUS DE INGHEN, NICOLAUS ORESME, PETRUS DE ALLIACO, PETRUS HISPANUS, THOMAS DE AQUINO. Zu ihnen stößt eine lange Reihe weniger bekannter oder bislang unbekannter Autoren und selbstverständlich eine Menge anonym überlieferter Werke.

Von den insgesamt 448 Kommentaren, Quästionen usw. betreffen über 200 die Naturphilosophie (*Physica, de anima*), etwa 140 die logischen Schriften; die übrigen verteilen sich auf Metaphysik und Ethik. Die älteren Hss. sind mit wenigen Ausnahmen ausländischer Herkunft, geschrieben in Leipzig, Wien, Paris, in Italien oder England. Die Hss. vom Ende des 14. und vom Anfang des 15. Jhs. sind großteils von polnischen Gelehrten, die sich in Prag ausbildeten, mitgebracht worden.

Von ganz besonderem Wert ist das Initienverzeichnis (131–198). Im Namenregister (199–207) finden sich nicht nur die Autoren, sondern auch die Kopisten, Besitzer, ja sogar Heilige, deren Fest in einer Schreibernotiz erwähnt wird. Eine gesonderte Zusammenstellung der Autoren hätte bestimmt auch verantwortet werden können. Der Index codicum beschließt den Band. Damit ist eine erste Etappe zu einem großangelegten, erstrangigen Arbeitsinstrument verwirklicht.

PIUS KÜNZLE

**Görgemanns, Herwig; Heinrich Karpp: *Origenes, Vier Bücher von den Prinzipien*.** – Darmstadt: Wiss. Buchgesellschaft 1976. VIII–880 S. (Texte zur Forschung. 24.)

**Harl, Marguerite; Gilles Dorival; Alain Le Bouillec: *Origène, Traité des Principes (Peri Archôn)*.** – Paris: Etudes Augustiniennes 1976. 311 p.

Wie wohlbekannt ist, gehört die Schrift *De Principiis* des Origenes von Alexandrien zu den wichtigsten theologischen Werken des christlichen Altertums, ja der ganzen Theologiegeschichte. Eigenartigerweise ist jedoch diese erste «systematische Theologie» entgegen ihrem grundlegenden Wert nur wenig zugänglich geblieben. Es gibt wohl eine moderne italienische Über-

setzung, die Manlio Simonetti 1968 zusammen mit einem vorzüglichen Kommentar und einer gediegenen Einführung herausgegeben hat. Im deutschen Bereich hingegen existierte bisher nur eine Übersetzung des gesamten Werkes aus dem Jahre 1835. Eine französische Übersetzung fehlte gänzlich. Die englischen und holländischen Übersetzungen gehen vor den 2. Weltkrieg zurück. Vor allem war die kritische Ausgabe von P. Koetschau in GCS (22) von 1913 nicht nur oft in Frage gestellt worden, sondern ist auch nicht mehr käuflich.

Diese Tatsache erscheint indes nicht verwunderlich, wenn man sich etwa vor Augen hält, wie schwierig es ist, dieses Hauptwerk des größten Theologen der griechischen Patristik herauszugeben. Allein schon die Frage, welchen Text man einer Ausgabe bzw. der Übersetzung zu Grunde legen soll, ist nicht leicht zu beantworten. Soll man sich mit einer etwas verbesserten Ausgabe von Koetschau begnügen? Soll man von diesem wenigstens das Prinzip übernehmen, mit Hilfe der griechischen Fragmente und der lateinischen Übersetzung des Rufinus möglichst den Original-Text wiederherzustellen? Soll man sich bei den schlecht überlieferten Stellen nur darum bemühen, in etwa die Ideen des Origines wiederzugeben? Oder darf man sich einfach an den Text des Rufinus halten und dabei die etwas problematischen Stellen wenigstens in den Anmerkungen bewerten? – Dazu kommen noch verschiedene andere Schwierigkeiten. Wie weit ist es tunlich, einen Kommentar beizufügen? Welcher Bibeltext ist vorauszusetzen? Wie weit muß man bei einer Übersetzung des lateinischen Textes den griechischen Hintergrund berücksichtigen? Und ähnliche Fragen mehr. Umso lieber stellt man fest, daß nun gleich von zwei Seiten, wenn auch unter verschiedenen Voraussetzungen, moderne Ausgaben von *De Principiis*, veröffentlicht worden sind, und daß von den *Sources Chrétiennes* eine dritte Ausgabe zu erwarten ist.

Die erste Ausgabe von H. Görgemanns und H. Karpp will eine Gemeinschaftsarbeit sein (vgl. S. IX f., wo der verschiedene Anteil der beiden Autoren vermerkt wird). Als solche wurde sie unternommen, um die Ausgabe von P. Koetschau in der Art einer *editio minor* zu ersetzen und mit einer modernen deutschen Übersetzung und einem Kommentar zu ergänzen. In der Textausgabe steht dementsprechend der lateinische Text des Rufinus und darüber, soweit in der Philokalie erhalten, auch der griechische Text. Anders als bei Koetschau werden hingegen die andern griechischen Überlieferungen nur im textkritischen Apparat bzw. in einem Appendix (Anathematismen von 543 und 553: S. 822-830) angeführt. Eine besondere Ausnahme wird für I, 8 gemacht, wo nach dem lateinischen Text separat die verschiedenen griechischen Fragmente mit einer eigenen deutschen Übersetzung angeführt werden (S. 266-283). – Die Herausgeber dieser neuen Ausgabe haben also nicht versucht, wie Koetschau einen zusammenhängenden Text zu konstruieren, der dem Original möglichst nahe käme. Was Koetschau durch die Berücksichtigung der Fragmente aus Justinian und andern Quellen zu erreichen suchte, haben sie sich bloß für die Übersetzung vorgenommen (vgl. S. 48). – Die Übersetzung, die dem Original möglichst nahe kommen möchte (S. 49), gibt denn auch nur wieder, was die Herausgeber als den Text des

Origenes selbst betrachten. So wird der Text des Rufinus, soweit er auch in der Philokalie griechisch erhalten ist, nicht übersetzt, und es wird der übrige Rufinus-Text im Hinblick auf die andern griechischen oder auch lateinischen Überlieferungen (Hieronymus) übertragen. Diese Übersetzung wird im Kommentar in den Einzelheiten noch weiter begründet. Im übrigen wird der lateinische bzw. griechische Text durch einen kurzen textkritischen Apparat sowie durch einen eingehenderen kritischen Anhang (S. 832–850) erklärt, und es werden im Kommentar auch literargeschichtliche und theologische Anmerkungen gemacht.

Dieser Doppelausgabe von *De Principiis* ist eine Einführung vorangestellt, die kurz auf die Fragen eingeht, die das Leben des Origenes, die Schrift «*De Principiis*», den originischen Systementwurf auf seinem kirchengeschichtlichen Hintergrund, die Bibelinterpretation, das Nachleben des Origenes, die Überlieferung von «*De Principiis*» sowie die vorliegende Ausgabe betreffen. Diese Einleitung zeichnet sich durch ihre klare Sprache und durch gründliche Sachkenntnis aus. Die vielen Hypothesen, die in bezug gerade auf dieses Werk bestehen, werden mit großer Diskretion behandelt. Ganz besonders gelungen findet man den Abschnitt über den Zusammenhang von Exegese und Systematik (S. 22f.). Das systematisch angeordnete Literaturverzeichnis, das jedoch nicht alle verwendeten Studien anführt, eine Übersicht über die Kapitelüberschriften (S. 851ff.), ein Verzeichnis der Bibelstellen, ein Verzeichnis der außerbiblischen Autoren sowie ein Sachregister runden die vorzügliche Einführung in die Gedankenwelt von *De Principiis* ab.

Mit all diesen Hinweisen ist zum Ausdruck gebracht, daß wir es bei der Ausgabe von H. Görgemanns und H. Karpp mit einem äußerst nützlichen Arbeitsinstrument zu tun haben, das seinen Platz in den «Texten zur Forschung» wohl verdient. Für eine richtige Bewertung dieser fundamentalen Arbeit dürfen aber die Grenzen nicht übersehen werden, die sich die Herausgeber selbst gesteckt haben. Tatsächlich muß ihre Art, sich wenigstens für die Übersetzung um den Originaltext zu bemühen, zum mindesten als kompliziert, wenn nicht als problematisch erscheinen. Das kann mit drei Beispielen etwas illustriert werden. Für I, 10 (S. 98f.) wird für die Übersetzung gegenüber *De deo* des Rufinus der Überlieferung des Photius der Vorzug gegeben und «Von dem Vater» gesetzt. In der Erklärung dazu heißt es (S. 99<sup>1</sup>), es gehe im Zusammenhang um Gott in seinem Verhältnis zum All und darum dürfe gemäß der hier vorauszusetzenden platonischen Ausdrucksweise «Vater» stehen. Dabei meint doch gerade nach der altchristlichen Überlieferung *Deus* den Vater, ob er als Ursprung des Sohnes oder als Anfang aller Dinge verstanden wird. – «*Quae imago etiam naturae ac substantiae patris ac filii continent unitatem* in Princ. I, 2, 6 (S. 132f.) wird übertragen: «Diese Abbildhaftigkeit schließt auch die Einheit der Natur und des Wesens von Vater und Sohn ein». Selbst wenn dahinter ὁμοούσιος stehen sollte, geht die Übersetzung sicher mit Rufinus über Origenes hinaus. Dazu außer der in Anm. 15 zitierten Literatur auch P. NAUTIN, ‘Ομοούσιος unius esse (Jérôme ep. 93): VigChr 15 (1961) 40–45, sowie M. HARL, Origène, Traité des Principes, 261f., mit dem Hinweis auf Athanasius, *Ep. de decr. Nicaen. syn.*: PG 25, 465). – Wie schwierig es oft ist, gegen oder für Rufinus zu entscheiden, zeigt schließ-

lich die Stelle, wo auch der Sohn *omnipotens* genannt wird (I, 2,10: S. 148f.). Dieser Text hat nämlich verschiedenes mit Erklärungen gemeinsam, die sich sowohl bei Origenes (Joh.-Kommentar) wie bei Origenesschülern finden. Dazu meinen Artikel über die anti-arianische Auslegung von Ps. 23,7–10 bei Ambrosius: Ambroise de Milan (Paris, Et. August. 1974) 254f.

Mit welch gutem Recht die Ausgabe von *De Principiis* auch anders angefaßt werden kann, erweist sich klar in der französischen Übersetzung, die Marguerite Harl mit ihren Mitarbeitern vorbereitet hat. Noch mehr als die *Editio minor* von H. Görgemanns und H. Karpp will diese Studienübersetzung («traduction de travail») eine Gemeinschaftsarbeit sein (vgl. S. 16f.). Auch als solche hat sie indes weniger hohe Prätentionen. Dessen ungeachtet übertrifft sie unter verschiedenen Rücksichten die erste Ausgabe. Auf der einen Seite nämlich möchte sie die Übersetzung von Rufinus vollständig und durchgehend wiedergeben. Die andern griechischen und lateinischen Textzeugen, von den Texten der Philokalie abgesehen, die für eine andere Ausgabe reserviert sind, werden in einem Anhang in französischer Übersetzung angeführt. Damit ist eine viel einfachere, aber auch klarere Lösung getroffen worden, als dies eine doch weitgehend hypothetische Wiederherstellung des Originaltextes sein kann. Auf der andern Seite ist die Einleitung auf das Wesentliche beschränkt. Aber man findet darin einige sehr wertvolle Bemerkungen über den theologischen und geistlichen Sinn von *De Principiis*. Besonders nützlich sind zwei Übersichtstafeln, die eine mit den Texthinweisen auf die antignostischen Polemiken, die andere mit der Angabe der Texte, die es erlauben, den Plan des Werkes wiederherzustellen. Diese zweite Übersicht ergänzt so, was vorher in konziser Weise über den Aufbau von *De Principiis* gesagt worden war (S. 9f.).

Aus diesen wenigen Hinweisen ist leicht zu ersehen, daß die hier vorgestellten Ausgaben des Hauptwerkes des Origenes sich nicht nur beide durch hohe Qualität auszeichnen, sondern sich in vielem ergänzen. Man kann nur froh darüber sein, daß zwei so hervorragende Arbeitsgruppen sich gleichzeitig und mit verschiedenen Zielen an diese Arbeit herangemacht haben. Im übrigen wäre es sehr interessant, ihre verschiedenen Übersetzungen auch im einzelnen zu vergleichen.

BASIL STUDER

**Perrin, Michel:** *Lactance, L'ouvrage du Dieu créateur.* – Paris: Ed. du Cerf 1974. 456 S. in 2 Bd., mit einer Tafel. (Sources chrétiennes. 213/214.)

Auch wenn die christliche Apologetik zu allen Zeiten in der Theologie einen breiten Platz einnahm, so gab es doch in der Kirchengeschichte Momente, in denen sie eine besondere Aktualität besaß. Das gilt ohne Zweifel auch vom Anfang des vierten Jahrhunderts, als die großen Verfolgungen unter Diokletian die Kirchen heimsuchten. Es mußte gerade damals ein brennendes Anliegen gewesen sein, zu zeigen, daß die schweren Tage, die die Christen durchzustehen hatten, nicht sinnlos sein könnten. Darauf nun antwortete auch Laktanz mit seiner protreptischen Schrift «*De opificio Dei*». Um Christen und Heiden den Beweis zu leisten, daß Gott nie von seiner

Liebe zu den Menschen abläßt, sondern vielmehr diese seine Liebe in seiner alles umfassenden Vorsehung fortwährend offenbare, entwickelte Laktanz darin eine ganze Anthropologie. Im sinnvollen Aufbau der Menschennatur, von Leib und Seele, sollte zur Geltung kommen, daß Gott wirklich der Vater und Schöpfer des Menschen ist.

In der Einleitung zu seiner lateinisch-französischen Ausgabe führt Michel Perrin in vorzüglicher Weise in diese apologetisch-anthropologische Schrift ein. Als Altphilologe interessiert er sich dabei natürlich für die text- und literarkritischen Fragen der Schrift. Dabei gibt er auch wertvolle Hinweise auf Gegebenheiten, die nicht nur diese Schrift, sondern das ganze Werk des Laktanz betreffen. So beginnt er seine Einleitung mit einem kurzen biographischen Abriß und mit einer Diskussion der chronologischen Probleme. Die hier gemachten Bemerkungen werden durch eine dem ersten Band angehängte Tabelle ergänzt, die in übersichtlicher Weise die verschiedenen Meinungen über die Chronologie der Schriften des Laktanz zusammenstellt. Im weiteren berühren die Abschnitte über die Quellen des *De opificio Dei* auch die Abhängigkeit der andern Werke von der antiken und christlichen Tradition. Besonders beachtenswert ist ferner die gediegene Stellungnahme zu den sog. dualistischen Zusätzen in *De opificio Dei* und in den *Institutiones divinae* (S. 86–94). Schließlich sind auch die bibliographischen Angaben sehr wertvoll.

Der erste Band enthält außer der Einleitung den lateinischen Text, der gegenüber der Ausgabe von S. Brandt im CSEL viele Verbesserungen aufweist, und eine angenehme französische Übersetzung. Es folgt im zweiten Band ein sehr reicher Kommentar zur ganzen Schrift. Die abschließenden Indices umfassen die Eigennamen, die lateinischen sowie die griechischen Wörter.

Es ist klar, daß eine Schrift wie das *De opificio Dei* des Laktanz nicht leicht zu übersetzen war. Drei Beispiele mögen auf die Schwierigkeiten hinweisen, die zu überwinden waren. Das Wort *artifex* wird meistens mit *artisan*, zweimal wenigstens aber auch mit *créateur* übersetzt (S. 112 u. 152). Andererseits steht *créateur* auch für *fictor* sowie für *opifex*, das selbst wiederum in der Zusammensetzung von *opifex rerum deus* mit *Dieu artisan de la nature* (S. 122f.) übertragen wird. – Das Wort *mens* weiter wird mit *esprit* und mit *âme* wiedergegeben (S. 192–196). – Besonders kompliziert ist schließlich die Übertragung von *ratio*. Wir finden dafür *raison*, im Sinne sowohl von Vernunft wie Grund, *structure* (das einmal auch für *fictio* steht: S. 134), *économie*, *fonctionnement* (zusammen mit *natura*), *organisation*, *logique* (zusammen mit *pulchritudo*), *plan* oder *nature* in der Zusammensetzung von *ratio mentis* (S. 192: übersetzt mit *nature de l'âme*, zu vergleichen mit S. 200, wo *ratio animae* mit *raison de l'âme* übertragen wird).

Bei solchen Schwierigkeiten läßt sich natürlich manchmal verschiedener Meinung sein, ob diese oder jene Übertragung treffender sei. Was mich betrifft, würde ich z. B. weniger leicht für *ratio* Ausdrücke wie *structure*, *fonctionnement*, *organisation* verwenden, die doch Vorstellungen miteinschließen, die eher aus der modernen Naturwissenschaft stammen. Der Verfasser hat sich selbstverständlich über diese Schwierigkeiten auch Rechen-

schaft gegeben, selbst wenn seine Übersetzung nicht immer kohärent erscheint. In den Erklärungen zu den einzelnen Stellen geht er gerade auch auf diese Schwierigkeiten ein (vgl. 243 u. 251 über *artifex*, 240 über *mens* und *ratio*, 251 über *sensus atque ratio* usw.). Dabei unterstreicht er u. a. den griechischen Hintergrund der lateinischen Termini oder macht auf die entsprechenden Wortgruppen aufmerksam. So kann sein Kommentar jedem, der mit solchen Texten zu tun hat, eine wertvolle Hilfe sein. Das umso mehr, als er mit dem Wortindex leicht zugänglich gemacht ist.

So haben wir es bei dieser Ausgabe des *De opificio Dei* des Laktanz mit einer Arbeit zu tun, die nicht nur in die christliche Apologetik um 300, sondern auch in die antike Anthropologie sowie vor allem in das Latein eines christlichen Autors kurz vor der großen Väterzeit einführt.

BASIL STUDER

**Simonetti, Manlio: La crisi ariana nel IV secolo.** – Roma: Institutum Patristicum «Augustinianum» 1975. – VII–598 S. (Studia Ephemeridis «Augustinianum». 11.)

Schon seit geraumer Zeit hat Manlio Simonetti, Professor an der Universität von Rom, fortwährend neue Studien über die arianische Frage veröffentlicht. So vor allem eine Reihe von Einzelstudien über die arianische resp. anti-arianische Exegese und über den westlichen Arianismus. Dazu hat er auch kritische Ausgaben von Autoren besorgt, die mit der arianischen Kontroverse mehr oder weniger direkt im Zusammenhang stehen. Darum durfte man mit Recht erwarten, daß er auch eine umfassende Darstellung des ganzen Fragekomplexes vorstellen werde. Diese berechtigte Hoffnung wurde nicht enttäuscht. Im Gegenteil, weit übertroffen. In seinem *«La crisi ariana nel IV secolo»* hat nämlich M. S. nicht nur eine eingehende Untersuchung der arianischen Streitigkeiten bis 381 vorgelegt, sondern auch der kirchen- und dogmengeschichtlichen Forschung ein Handbuch verschafft, das für jede Arbeit auf diesem Gebiet für lange Zeit grundlegend sein wird.

Wie wenig diese allgemeine Feststellung übertrieben ist, kann man bereits aus einem kurzen Überblick über den Inhalt des Werkes ersehen. Dieses beginnt mit einer Einleitung, in der die trinitarischen Lehren und Diskussionen des zweiten und dritten Jahrhunderts kurz und bündig zusammengefaßt werden. Natürlich kommt dabei die Theologie des Origenes und ihre Einflüsse besonders zur Sprache. – Der erste Teil (S. 25–95) handelt von den Anfängen der arianischen Kontroverse (320 ca. – 325), den darin erscheinenden Lehrrichtungen und dem Konzil von Nizäa (325). – Im zweiten Teil (S. 99–349) geht es um die antinizänische Reaktion unter Konstantin (326–335), das Eingreifen des Westens (337–342), die Auseinandersetzungen von Serdica (343) bis Sirmium (351), die Erfolge der Antinizäner im Westen und ihre Spaltungen im Osten (353–359), die Positionen der bedeutenden Theologen jener Zeit sowie um die Konzilien von Rimini (359), Seleucia (359) und Konstantinopel (359). – Der dritte Teil (S. 353–552) befaßt sich mit dem Anfang einer neuen Phase der Kontroverse (361–363), mit dem Widerstand

der Arianer und der Uneinigkeit der Anti-Arianer (364–369), mit den Auseinandersetzungen zur Zeit des Basilius von Cäsarea, mit dem Niedergang des Arianismus im Westen (374–380) und im Osten (379–380), um die wichtigsten trinitarischen Auffassungen jener Zeit und endlich um die Konzilien von Konstantinopel und Aquileia (381). – Es folgt eine Zusammenfassung (S. 554–567), die besonders die soziologischen, kulturellen und politischen Hintergründe der arianischen Kontroverse nochmals herausstellt. Das ganze Werk findet seinen Abschluß in einem Verzeichnis der Schriftstellen sowie in einem Namen- und Sachregister.

Die Stärke dieser hier kurz skizzierten Darstellung liegt vor allem in drei Punkten. Einmal wird jedes Kapitel mit einer sehr sorgfältigen Zusammenstellung der diesbezüglichen Quellen und diese betreffenden wichtigsten Studien eröffnet. Allein diese bibliographischen Angaben würden dem Verfasser den verdienten Dank eines jeden Benützers seines Werkes sichern. – Weiter werden die meist sehr verwickelten Geschehnisse der arianischen Kontroverse mit gründlicher Sach- und Literaturkenntnis und zugleich übersichtlich und sehr abgewogen dargestellt. Besonders hervorzuheben ist in dieser Hinsicht, wie der Verfasser in weitgehend origineller Weise die Parteiungen auf dem Konzil von Nizäa herausarbeitet, wie er den entscheidenden Beitrag der Leute um Basilus von Ancyra (der sog. Homöusianer) für die Beilegung des arianischen Streites wertet, aber auch wie nuanciert er die einst so dornige Liberius-Frage behandelt. – Schließlich umfaßt jeder der drei Teile ein Kapitel, in dem die trinitarischen Lehren der an der Kontroverse beteiligten Autoren zur Darstellung kommen. Diese Übersichten («*Prospettive dottrinali*») lassen sogleich erkennen, wie vertraut der Verfasser mit den theologischen Schriften des vierten Jahrhunderts ist. Vielleicht verdient dabei die vorzügliche Einführung in die Gedankenwelt des Hilarius von Poitiers (S. 298–312) ein ganz besonderes Lob.

Zur richtigen Beurteilung dieser sicher fundamentalen Darstellung der arianischen Krise im vierten Jahrhundert sind jedoch auch die Grenzen im Auge zu behalten, die der Verfasser sich selbst gesetzt hat. Einerseits interessiert er sich nicht für eine weitere theologische Wertung der damaligen Lehrerentwicklung (vgl. bes. S. 519). Dementsprechend müht er sich nicht, die Auffassungen, die sich im Laufe des vierten Jahrhunderts als orthodox durchgesetzt haben, an den Ergebnissen der modernen Exegese zu messen. Ebenso wenig stellt er sich die Frage, was die damals getroffenen Entscheidungen für einen Christen von heute zu bedeuten haben. Auch wenn klar durchscheint, auf welcher Seite er selbst steht, kümmert er sich selbst nicht um eine theologische Vertiefung. Das mag bedauerlich sein. Zum wenigsten hätte man einen Hinweis auf die Nivellierung des Heilswirkens der göttlichen Personen erwartet, die durch den Kampf um die Gleichwesentlichkeit des Sohnes und des Geistes mit dem Vater erfolgt ist. Doch ist auch zu begreifen, daß der Verfasser, der vor allem Historiker sein will, sich diese Beschränkung auferlegt hat. – Andererseits klammert M. S. im allgemeinen die eigentlich christologischen Gesichtspunkte aus seiner Darstellung aus (vgl. S. 245, 251f., 268, 368 f., 461 usw.). Ihm geht es um das Verhältnis von Vater und Sohn resp. um das zwischen dem Vater, Sohn und Geist, aber nicht um die Person

und das Werk des Erlösers. Diese Beschränkung scheint mir problematischer zu sein. Gewiß haben bis 380, vor allem vor 362, die Bischöfe und Theologen selbst sich in erster Linie mit der Trinität als solcher befaßt. Doch konnten, ja wollten sie die Frage der Inkarnation des Wortes nicht ausschließen. Das zeigt sich einmal im Bereich der Exegese der Schrifttexte, wie Jes 53,8 oder Joh 14,28. Die darin verwendete sog. kanonische Regel schloß notwendigerweise sowohl das Verhältnis von Vater und Sohn wie das Verhältnis von Göttlichem und Menschlichem in Christus in sich. – Ebenso, besonders nach 360, verläuft die Entwicklung der trinitarischen und christologischen Terminologie weitgehend parallel. So kann man die Geschichte des *όμοούσιος* viel besser verstehen, wenn man auch das *όμοούσιος ήμῖν* mitberücksichtigt. Die Erarbeitung des Personbegriffes, sowohl in der Form von *ὑπόστασις* wie in jener von *persona*, ja selbst in jener von *res*, erhellt gerade auch aus den eigentlich christologischen Diskussionen. – Schließlich hing die Entfaltung des trinitarischen Dogmas bekanntlich immer auch von dem ab, was man unter dem von Christus gebrachten Heil verstand, oder auch von der Art, wie man sich das Verhältnis zu dem in Jesus gegenwärtig gewordenen Gott dachte (Vergöttlichung – Nachfolge des gehorsamen Jesus). Im übrigen konnte sich der Autor selbst diesem notwendigen Zusammenhang nicht entziehen. Obwohl er sich auf die trinitarische Fragestellung beschränken möchte, kommt er immer wieder auch auf die Christusfrage zu sprechen (vgl. S. 196, 205, 232, 245, 281<sup>99</sup>, 294, 429, 468 ff. usw.). In diesem Zusammenhang kann auch noch erwähnt werden, daß es anachronistisch wirkt, vor 390 in bezug auf die Christologie von antiochenischer Tradition zu sprechen (vgl. S. 369 f., 458 f.); denn die antiochenische Christologie hat sich erst gegen Ende des Jahrhunderts im Gegensatz zu Apollinaris von Laodizäa entwickelt (vgl. A. GRILLMEIER, *Christ in Christian Tradition*<sup>2</sup>, 418). Selbst die Stellungnahme des Eustathius von Antiochien zur Frage der Seele Jesu muß vielleicht später angesetzt werden, als es gewöhnlich geschieht, d. h. nach 362 (vgl. A. GRILLMEIER, op. cit., 239).

Endlich stellt natürlich ein umfassendes Werk wie das hier vorliegende nicht nur einen Abschluß der bisherigen Forschung dar. Es faßt nicht nur die bisher erreichten Ergebnisse zusammen, sondern läßt auch manche Frage offen oder regt gar zu neuen Fragen an. So kann man sich in bezug auf die Quellen fragen, ob nicht bei späteren Autoren wie Cyrill von Alexandrien oder Augustinus einiges zu finden wäre, das für die Abklärung der trinitarischen Lehrentwicklung des vierten Jahrhunderts nützlich sein könnte. Sicher hat der erste in seinen trinitarischen Werken viel altes Material verwertet. Er zögert selbst nicht, eine Erklärung von Joh 16,15 («Alles, was der Vater hat, gehört auch mir») zu übernehmen, nach der der Sohn *όμοιός τε καὶ ἴσος κατὰ τὰ πάντα τῷ φύσαντι* genannt wird (Thesaurus, 11: PG 75, 157). Wahrscheinlich könnte man gerade von Cyrill her erklären, warum das *όμοούσιος* zuerst nur vom Sohn gegenüber dem Vater, dann auch vom Geist gegenüber Vater und Sohn und schließlich von der Trinität ausgesagt wird. Ähnliches gilt von Augustinus, besonders von den ersten Büchern von *De Trinitate*. Jedenfalls hat nicht nur Ambrosius, wie der Verfasser meint (S. 525), Bedenken gehabt, mit *persona* das Unterscheidende in der Trinität

auszudrücken. Augustinus hat gerade über diese Schwierigkeit eine ganze Abhandlung geschrieben (Trin. VII, 4,7–6,11). – Bei verschiedenen Gelegenheiten kommt die Theologie der Namen (ἐπίνοιαι) zur Sprache. So im Blick auf Athanasius (S. 269) und auf die Auseinandersetzung der Kappadokier mit Eunomius (S. 465). Eigenartigerweise wird dabei nicht weiter untersucht, wie weit diese Problematik (bes. die Unterscheidung der zwei Kategorien von Namen durch Basilus) von der Theologie des Origines her bestimmt worden ist. – Im Zusammenhang mit der Theologie des Hilarius ist auch die Rede von der Personhaftigkeit des Heiligen Geistes. Offensichtlich um zu betonen, daß die Trinitätslehre des Bischofs von Poitiers weniger entwickelt ist, wird dabei festgestellt, dieser habe den Geist noch nicht als Person, sondern nur als *res* definiert (S. 310). Müßte man aber nicht bei diesem vielleicht singulären, aber klar doxologischen Text (Trin. XII, 55 f.) sich fragen, ob nicht gerade *res* bei Hilarius, wie schon bei Tertullian, gerade Person bedeutet (vgl. Trin. VII, 25 IX, 3). Ganz abgesehen davon, daß in jenem Schlußgebet von *De Trinitate* nicht nur der Geist, sondern auch der Sohn als *res* des Vaters und nicht als *persona* hingestellt wird. – Endlich könnte man auch die Frage nach dem Ursprung der Formel μία οὐσία – τρεῖς ὑπόστασεις weiterführen, und zwar in einem doppelten Sinne. Einmal steht immer noch nicht fest, wann diese Formel zum ersten Mal ausdrücklich (wie z. B. in den Akten von Konstantinopel: vgl. S. 540 f.) verwendet worden und nicht bloß zur Unterscheidung des Gemeinsamen und des Besonderen in der Trinität (wie z. B. bei Basilus) vorausgesetzt wird (vgl. dazu S. GONZALEZ, La formula μία οὐσία τρεῖς ὑπόστασεις in san Gregorio de Nisa, Rom 1938, wo wichtiges Material zur Frage zusammengestellt ist). Auf der andern Seite befriedigt die Hypothese des neuplatonischen Ursprungs der Formel, für die auch der Verfasser plädiert, nicht (S. 513 f.). Auch wenn im Text des Porphyrius, den Didymus und Cyrill zitieren, zwischen οὐσίᾳ und ὑπόστασις unterschieden wird, wird ὑπόστασις nicht als das Eigentümliche näher bestimmt. Dazu ist darin keineswegs klar, ob die οὐσίᾳ Gottes wirklich als das den drei Hypostasen Gemeinsame zu verstehen ist. Darum scheint es mir viel besser, wie M. S. selbst auch andeutet (S. 519), den entscheidenden Anstoß zur Entwicklung der Formel im kappadokischen Sinn in der stoischen Logik zu suchen (vgl. dazu das Material bei L. SCIPIONI, Ricerche sulla cristologia del «Libro di Eraclide» di Nestorio [Freiburg i. Ue. 1956], 98–106). Im übrigen finde ich es schade, daß ep. 38 von Basilus nicht mehr benutzt worden ist. Auch wenn dieser Brief heute wohl endgültig Gregor von Nyssa zuzuschreiben ist (vgl. CPG 2900), muß er doch für die Frage als grundlegend angesehen werden.

Wenn die großangelegte Untersuchung von M. S. über die arianische Krise im vierten Jahrhundert zu einem für wohl lange Zeit unentbehrlichen Arbeitsinstrument geworden ist, dann ist das natürlich in erster Linie dem Verfasser selbst zu verdanken. Aber auch der Verlag des «Augustinianum» verdient unsren Dank. Nicht nur weil er dieses monumentale Werk übernommen, sondern auch weil er ihm eine so vorzügliche Form gegeben hat.

**Schäublin, Christoph: Untersuchungen zu Methode und Herkunft der antiochenischen Exegese.** – Köln-Bonn: Hahnstein 1974. 179 S. (Theophaneia. 23.)

Unter dem Titel «Untersuchungen zu Methode und Herkunft der antiochenischen Exegese» bringt der Verfasser in seiner 1967 vorgelegten Dissertation vier Themenkreise zur Darstellung: Diodor von Tarsos und sein Kommentar zum Oktateuch (einschließlich die Herkunft der sog. Problemkommentare) – Die Topik des Kommentarprologs (mit bes. Berücksichtigung der Kommentare zu den Psalmen und zum Buche Hiob) – Die Kommentarteknik Theodors von Mopsuestia (Hauptstück der Untersuchung) – Zur Frage, warum die antiochenische Exegese die Erfüllung der atl. Prophezeiungen innerhalb des AT selbst gesucht hat. Der Behandlung dieser Fragen werden ein Literaturverzeichnis, einige Vorbemerkungen über die Anfänge der antiochenischen Schule sowie über Diodor und Theodor und ein einleitendes Kapitel über die bisherige diesbezügliche Forschung vorangestellt. Eine kurze Zusammenfassung und ein Stellenregister beschließen die Untersuchung.

Bei der Lektüre dieser angenehm geschriebenen Arbeit wird dem Leser sogleich auffallen, wie sorgfältig der Autor an die Fragen herangeht, die er sich gestellt hat. Mit gründlicher Sachkenntnis und immer durch entsprechende Textverweise abgesichert, charakterisiert er die exegetische Eigenart der von ihm ausgewählten Schriften. Dabei gelingt es ihm vor allem, den Zusammenhang dieser Form von christlicher Exegese mit den antiken Schultraditionen in eindrücklicher Weise zu dokumentieren.

Weniger wird ein fachkundiger Leser von der Art und Weise überzeugt sein, wie der Verfasser die von ihm berücksichtigten exegetischen Schriften in den größeren Zusammenhang der Exegese-Geschichte einordnet und wie er im besonderen ihre ohne Zweifel charakteristischen Züge als antiochenische Exegese von andern exegetischen Traditionen, zumal der alexandrinischen, abhebt (vgl. S. 94, 108, 148f., 166). Es mag schon auffallen, daß unter dem ziemlich allgemein gehaltenen Titel «Untersuchungen zu Methode und Herkunft der antiochenischen Exegese» praktisch nur Theodor von Mopsuestia zum Zuge kommt. Gewiß bezieht der Verfasser auch den Kommentar des Diodor zum Oktateuch in seine Untersuchung mit ein. Aber er stellt ausdrücklich fest, daß die darin verwendete Frage- und Antwort-Methode nicht typisch antiochenisch sei (S. 54). Noch eigenartiger berührt uns die Art und Weise, wie die antiochenische Exegese abgegrenzt wird. Auf der einen Seite erscheint Theodore, der sonst zur antiochenischen Exegeten-Schule gerechnet wird (S. 11), als Gegner der den messianischen Sinn des AT einschränkenden Exegese Theodors (S. 29<sup>13</sup>). Auf der andern Seite wird die Ähnlichkeit der Exegese des Athanasius mit derjenigen der Antiochener zugestanden (S. 72). Noch schwerer wiegt der Umstand, daß der Autor wohl beständig die antiochenische der alexandrinischen Exegese gegenüberstellt, aber sich in keiner Weise bemüht, die Eigenart der alexandrinischen Exegese zu umschreiben, und nicht einmal angibt, welche Exegeten er dazu rechnet. Als alexandrinische Exegese scheint er jene Schriftinterpretation zu betrach-

ten, die in einem Fragment Diodors als allegorische der historischen gegenübergestellt wird (vgl. S. 84). Doch es ist klar, daß die beiden exegetischen Tendenzen viel differenzierter unterschieden werden müssen. Von den zeitgenössischen Vertretern der alexandrinischen Richtung wird nur Didymus berücksichtigt. Aber auch er nur sehr summarisch (S. 114f.). Von Cyrill hingegen kein Wort. Dabei steht er auch als Exeget den Antiochenern nur wenig nach. So kann man sich über die viel zu allgemeinen Gegenüberstellungen von antiochenischer und alexandrinischer Exegese nicht weiter wundern. Gewiß wird man mit dem Verfasser in der Beurteilung der Einzelzüge der Exegese Theodors von Mopsuestia einig gehen. Doch bleiben seine allgemeinen Feststellungen soweit fraglich, als sie nicht durch den Vergleich der antiochenischen Exegese, d. h. der Exegese Theodors, mit andern exegetischen Traditionen abgestützt sind. Im besonderen steht der Zusammenhang jener Exegese mit der antiken Interpretationspraxis nicht in seinem wahren Werte fest, da nicht in Betracht gezogen wird, wie weit ein ähnlicher Zusammenhang auch für Cyrill von Alexandrien und schon lange vorher für Origenes anzunehmen ist. Im übrigen ist auch die Beschränkung auf die atl. Exegese als höchst problematisch anzusehen (S. 13); denn gerade in der Behandlung der ntl. Texte, die für eine Wort-Exegese offener sind, zeigt sich, daß die verschiedenen exegetischen Richtungen um 400 einander viel näher stehen, als man gemeinhin anzunehmen geneigt ist.

Der Mangel an exegese-geschichtlicher Weitsicht, der dem mehr allgemeinen Urteil viel an Wert nimmt, erklärt sich zum Teil daraus, daß der Verfasser grundlegende neuere Arbeiten zur Exegese-Geschichte für seine Untersuchung nicht herangezogen hat. Es sei nur auf die folgenden Titel verwiesen: A. KERRIGAN, S. Cyril of Alexandria interpreter of the Old Testament, Rom 1952. – G. BOUWMAN, Des Julian von Aeclanum Kommentar zu den Propheten Osea, Joel und Amos, Rom 1958. – R. GÖGLER, Zur Theologie des Biblischen Wortes bei Origenes, Düsseldorf 1963 (wichtig für den Zusammenhang der originischen Exegese mit der Antike). – C. ANDRESEN, Zur Entstehung und Geschichte des trinitarischen Personbegriffes: ZNW 52 (1961) 1–39 (nützlich für die Anfänge der sog. prosopographischen Exegese – vgl. S. 85–88). – Andere Studien, die dem Autor noch nicht zur Verfügung gestanden haben, wären heute für das Thema auch noch einzusehen, wie z. B. P. R. ACKROYD (Ed.), The Cambridge History of the Bible, I. From the Beginnings to Jerome, Cambridge 1970. – R. SCHLIEBEN, Cassiodors Psalmenexegese (Zusammenhang christlicher Theologie mit antiker Schulwissenschaft), Diss. Tübingen 1970. – W. A. BIENERT, «Allegoria» und «Anagoge» bei Didymus dem Blinden, Berlin 1972. – R. A. GREER, The Captain of our Salvation. A Study of the Patristic Exegesis of Hebrews, Tübingen 1973. – H. MARTI, Übersetzer der Augustin-Zeit, München 1974.

Gewiß wird man Verständnis dafür haben, daß eine so schwierige Untersuchung wie die vorliegende in engen Grenzen gehalten werden möchte. Doch diese Beschränkung sollte auch im Titel klar zum Ausdruck kommen. Vor allem müßten allgemeinere Urteile, wie «typisch antiochenisch», entweder auf einer breiteren Vergleichsbasis beruhen oder dann vermieden werden. Das soll allerdings im vorliegenden Fall nicht heißen, daß die gründ-

liche Untersuchung der Zusammenhänge der Exegese Diodors und Theodors mit der antiken Schultradition nicht auch für die Beurteilung anderer christlicher Exegeten, sei es griechischer oder lateinischer, sei es vor oder nach 400, wichtige Ergebnisse enthalte.

BASIL STUDER

**Einhorn, Jürgen W.: Spiritalis unicornis. Das Einhorn als Bedeutungsträger in Literatur und Kunst des Mittelalters.** – München: Fink 1976. 527 S. und Abbildungen. (Münstersche Mittelalter-Schriften. Bd. 13.)

Der beherrschende Eindruck, den das Werk auf den Leser, ja selbst auf den flüchtigen Betrachter macht, ist der der Fülle. Es steht außer Zweifel: man kann zu diesem Thema nichts Vollständigeres, nichts Genaueres, nichts Ausführlicheres bringen als Jürgen Einhorn in seiner sehr umfangreichen Untersuchung. Daß der Verfasser von seinem Namen her persönliche Beziehungen zum Stoff hatte, verschweigt er nicht (Vorwort), und daß er der geheimnisvollen Anziehungskraft des (obwohl oder weil) real nie anzutreffenden einhörnigen Wesens erlegen ist, beweist sein Buch, das man eher als Lebenswerk denn als Dissertation einstufen möchte.

Die Einleitung schafft Klarheit über die Absicht der Untersuchung. Der Schwerpunkt ist nicht Aufzählung, sondern Interpretation, und zwar Interpretation der typisch-antitypischen Bedeutung des Einhorns. Das kann nicht ohne die theologischen Grundlagen der entsprechenden Ausdrucksformen in Literatur und darstellender Kunst des Mittelalters geschehen. Die Wechselwirkung von Wort und Bild erlaubt, beide zueinander in Beziehung zu setzen und teilweise auseinander zu erklären. Literatur und Bildkunst stellen insgesamt einen «einheitlichen Kosmos» der Bedeutungen dar. Diese enge Verflechtung von Wort und Bild wird in der gesamten Untersuchung aufgezeigt und methodisch ausgewertet.

Der Stand der Forschung und die Ursprungsfrage werden im I. Teil der Abhandlung bearbeitet, wobei ein altorientalischer und ein indischer Ursprung sowie die chinesisch-japanische Überlieferung dargestellt werden. Die Studie selbst befaßt sich nur mit den Zeugnissen des abendländischen Raumes.

Der II. Teil arbeitet die drei Hauptquellen des Einhorn-Signums auf: die Septuaginta (später die Vulgata), die exegetischen Ausführungen der Väter und der griechische (später der lateinische) Physiologus. Dabei werden die vielfältigen und verschiedenen Sinnbezüge des Einhorns bereits dargelegt. Bibel: der Doppelaspekt von göttlicher Macht und widergöttlich-bedrohlicher Gewalt (das tertium comparationis liegt in der urwüchsigen Kraft des Tieres); die medizinische Heilkraft des Hornes. Patristische Zeugnisse: die Einzigkeit des Hornes wird Symbol für Christus, den eingeborenen Gottessohn, für die Anhänger des einen Gottes und für die Einheit des Glaubens; das Horn in seiner steilen Stellung wird zum Sinnbild des Kreuzes, aber auch des Hochmuts der Gottesfeinde und des Teufels. Der Physiologus (alle Versionen) hat eine Zweiteilung von Naturbericht und Allegorese, verbunden durch das «Sic et dominus noster Jesus Christus, spiritalis unicornis»,

das der Verfasser zum Motto seiner Arbeit gemacht hat. Der Naturbericht überliefert die Eigenschaften und Lebensweise des Tieres: klein von Gestalt, grimmig, wild und von keinem Jäger einzufangen. Nur von einer Jungfrau, die allein im Walde weilt, kann es bezähmt werden, indem es, von ihr angezogen, auf ihren Schoß springt, sich beruhigt und einschläft. Hierauf wird es vom Jäger gefangen, in den Palast des Königs gebracht oder getötet. Diese Fangszene wird zum wichtigsten Sinnbezug des Einhorn-Signum in den weiteren Ausfächerungen. Vorerst werden aber noch in einem 4. Abschnitt des II. Teils durch Bibel und biblische Exegese angeregte Text- und Bildzeugnisse aufgearbeitet.

Der III. und zentrale Teil des Werkes erarbeitet auf 150 Seiten die vielen Ausfächerungen des Einhorn-Signum auf der Grundlage der erwähnten drei Hauptquellen. Als literarische Zeugnisse werden vorzugsweise volkssprachliche Texte beigebracht. Das Einhorn scheint auf in den zahlreichen Psalmenübersetzungen des Früh-Mittelalters, in den mittelhochdeutschen Bibeldichtungen, in den Bild- und Wortdokumenten zu Paradies und Sündenfall, in Enzyklopädien und Reiseberichten (z. B. Marco Polos), im Alexanderroman. Dabei weisen die literarischen Zeugnisse dem Einhorn durchwegs christologisch-allegorische Bedeutung zu, die Bildzeugnisse dagegen sehen das Einhorn mehr als Tier unter Tieren und zweifeln auch nicht an der realen Existenz des Einhorns. Hierauf wird der größte Bedeutungskomplex: das Einhorn als Partner der Frau bearbeitet, zunächst, wie sich das Tier der Jungfrau ganz allgemein zuwendet, sodann wie es im mariologischen Motivkreis in der Menschwerdung Gottes als christologischer Bedeutungsträger erscheint. Solche Zeugnisse sind zu lesen in den volkssprachlichen Fassungen des Physiologus und der Bestiarien, in den Enzyklopädien und Summen, in Verserzählungen und Chroniken, in der höfischen Minnedichtung und dem höfischen Roman; zu betrachten in der Bildkunst in den Motiven der weltlichen Minne, als Attribut der Keuschheit, im Bildprogramm des Physiologus und des typologischen Bilderkreises. Zu den Bildzeugnissen ist festzuhalten, daß aus der Darstellung selten zu ersehen ist, ob es sich um weltliche Minne oder eine religiös-allegorische Bedeutung handelt. Es ist ein berechtigtes Anliegen des Verfassers, fortwährend den Verweisungscharakter der mittelalterlichen Zeugnisse in Erinnerung zu rufen: entweder/oder-Entscheidungen bezüglich geistlich/weltlich sind nicht zulässig, das unablässige Spiel zwischen heiter und ernst, weltlicher Minne und geistlicher Allegorie gehört zu ihrem Wesen.

Im christologisch-mariologischen Motivkreis erhält die Jagdszene eine tiefsinngige Bedeutung, wobei die Motive sich in den verschiedenen Zeugnissen z. T. überschneiden. Gottvater als Jäger des Unicornis Christus, der aus Liebe seinen eingeborenen Sohn in die Wüste dieser Welt jagt; Christus, der regelrecht gejagt wird und in den Schoß Mariens flüchtet (Inkarnation); der schonungslos von Jägern getötet wird (Passion); der sich verwunden läßt aus Liebe von seinen Freunden (nicht von den 'bösen Juden'). In der mystischen Vertiefung vieler Zeugnisse weitet sich das Thema aus: Die Verkündigung durch Gabriel wird als allegorische Jagd dargestellt, wobei Maria bzw. die sponsa Christi oft im hortus conclusus dargestellt wird, oft auch

in Verbindung mit typologischen Symbolen des Alten Testamentes. Das Spielen Gottes mit dem Menschen unter dem Signum der Einhornjagd gelangt hier auf lieblich-ernste Art zur Darstellung. In diesen Kreis gehört auch die geistliche Seele als Jagdhund auf der Spur des Einhorn-Christus; ebenso das Hohelied-Thema «Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa» auf das Einhorn bezogen. Der Verfasser betont bei diesen Darlegungen (und belegt es auch), daß das Motiv der Einhorn-Jagd keineswegs nur 'Literatur' geblieben, sondern daß jenes im Volk stark verwurzelt gewesen sei.

Zum Schluß des III. Teils wird das Einhorn-Signum in seinen hervorstechenden Eigenschaften dargestellt, die als Motivgrundlage in Parabeln, Tierepen, Fabeln, pharmazeutischen und heraldischen Zusammenhängen aufscheinen: das Einhorn als Gleichbild des Todes, der Streitlust, des Hochmuts; sein Horn besitzt entgiftende Kraft; die Summe seiner guten Eigenschaften macht es zum Wappentier.

Neben all diesen Eigenschaften, man erinnere sich auch der von den Vätern erkannten, bleibt doch die tiefste Bedeutung jene im Motivkreis Einhorn und Jungfrau. Der Rezensent glaubt auf etwas vom Kostbarsten des Buches hinzuweisen, wenn er die starke Aussagekraft dieses Signums bestaunt, die der Verfasser vortrefflich hervorhebt (S. 218): Im Bereich der weltlichen und der geistlichen Minne tritt das Einhorn nicht in erster Linie als Träger bestimmter festliegender Eigenschaften auf, sondern als handelndes Wesen, das eine Veränderung erfährt: es wird von der Jungfrau angezogen oder nimmt seine Zuflucht zu ihr, legt seine Wildheit ab, erleidet den Liebestod oder geht inkarnatorisch in den Schoß Mariens ein. Die eigentliche Sinnmitte des Jungfrau/Einhorn-Motivs liegt in Begegnung und Verwandlung.

Die Früchte des Buches sind aber noch nicht erschöpft, in einem letzten Abschnitt 'Synthese' faßt J. Einhorn wichtige Ergebnisse des Forschungshintergrundes zusammen. Besonders wichtig erscheint dem Rezensenten der Hinweis auf die Polyvalenz der Bedeutung des Einhorn-Signums in Bild- und Textzeugnissen. Die Gegensätzlichkeit von Gut und Bös, ob sie nun in ein und demselben oder in verschiedenen Wesen Gestalt gewinnt, besitzt einen festen Platz in der geistigen Welt des Mittelalters. Die Ausführungen zum Problem des Archetypischen weisen gescheit und überzeugend Irrtümer in besonders jüngeren Publikationen zum Thema zurück. Als Letztes gibt der Verfasser einen Ausblick in die Zeugnisse der Neuzeit (ca. ab 1530), die das Einhorn darstellen.

Nach all diesen Ergebnissen befindet sich der Leser noch nicht in der Mitte des Buches. Es folgt der Anhang mit der sehr hilfreichen Synopse der Einhorn-Kapitel der lateinischen Physiologus-Versionen. Dann beginnt das erschöpfende Verzeichnis der Bild-Denkmäler, wo jedes Denkmal aufs genaueste nachgewiesen ist mit Standort, Titel, Zeit, evtl. Urheber, Beschreibung und Literatur. Die Aufzählung geschieht nach Thema und Kunstmateriale. Es folgen vier Literaturverzeichnisse und sechs Register. Auf den letzten Blättern findet der Leser 174 vorzügliche Abbildungen auf Kunstdruck, die er sich während der ganzen Lektüre beständig zu Gemüte führt.

Es ist eingangs bemerkt worden, daß sowohl Vollständigkeit wie Exakt-

heit diese Forschungsarbeit kennzeichnen. Man könnte in jedem Kapitel zahllose Beispiele für die fast bedrückende Fülle der Belege, für die minutiöse Genauigkeit der Nachforschungen und Angaben anführen. Zwei Beispiele: S. 25 ff. werden 2 ½ Seiten lang im Kleindruck Dokumente aufgeführt, die in der wissenschaftlichen Literatur irrtümlicherweise häufig als Einhorn-Darstellungen bezeichnet werden und es in Wirklichkeit nicht sind. Auf S. 245 wird im Zusammenhang mit dem Einhorn in der Pharmaziegeschichte das pulverisierte Horn erwähnt, das man den Speisen beimischte. Dies sei so häufig bezeugt und behandelt worden, daß man sich hier ersparen könne, Bekanntes zu wiederholen. Daraufhin aber holt der Verfasser zu einer Anmerkung aus: «Einige Belege», worauf er eine knappe Seite lang im Kleindruck Literaturangaben ausbreitet. Für die immense Forscherarbeit zeugen auch die Abbildungen, deren Originale der Verfasser zum großen Teil selbst nachgereist ist, sowie die S. 203 wiedergegebene erstmalig gedruckte Handschrift zur Verkündigung Gabriels als allegorische Jagd.

Bei diesem Reichtum der Belege und angesichts dieser Ausführlichkeit der Darlegung drängt sich dem Leser denn doch die Frage auf nach dem letzten Sinn eines solchen Werkes. Man erlaube dem Rezessenten zu fragen, ob sich für dieses doch recht ausgesuchte Thema ein solcher Arbeitsaufwand rechtfertigt, ob all die wertvollen Erkenntnisse des Buches erst auf dem Hintergrund dieses Riesenapparates möglich waren. Freilich, die Literaturhistoriker (z. B.) sehen diese Problematik allzuklar und hinterfragen oft genug den Sinn und 'Sitz im Leben' ihres eigenen Tuns. Das soll hier keineswegs gemeint sein, sondern lediglich die Ausweitung und Spezialisierung der Forscherarbeit im vorliegenden Werk.

RAPHAELA GASSER OP